

## MERCI D'ÊTRE VENUS... ou le premier entretien de travail familial dans un service d'accompagnement à l'autonomie d'adolescents

Camille LABAKI<sup>1</sup>

**Résumé:** *Merci d'être venus... ou le premier entretien de travail familial dans un service d'accompagnement à l'autonomie d'adolescents.* – Nous abordons, dans cet article, les premières rencontres du travail familial effectué dans un service d'accompagnement à l'autonomie de grands adolescents en appartements supervisés. L'attention est portée sur l'hospitalité dont doivent faire preuve les intervenants envers les parents des jeunes, lors du premier entretien. Car c'est elle qui permettra qu'une suite – en l'occurrence, un travail thérapeutique – soit possible.

**Summary:** *Thank you for coming... or the first meeting of family counseling in a unit teaching autonomy to teenagers.* – In this article, I shall be dealing with the first meetings of family counseling undertaken in a unit which teaches autonomy to late teenagers in supervised apartments. The main focus will be on the *hospitality* to be shown by the counselors towards the parents of the young people at the first meetings. Indeed, hospitality alone will render a follow-up possible – in this case, a therapeutic intervention can take place.

**Mots-clés:** Adolescents – Parents – Autonomie – Appartement supervisé – Hospitalité.

**Key words:** Teenagers – Parents – Autonomy – Supervised apartment – Hospitality.

«Merci d'être venus».

Ayant écrit cela, l'impression ici d'avoir déjà tout dit. Mais une phrase – est-ce bien une phrase d'ailleurs? – ne fait pas un article. Elle suffirait pourtant.

Mais dire peut-être où, quand, comment, pourquoi et surtout pour quoi la dire.

Je travaille dans un service d'accompagnement à l'autonomie. En appartements supervisés. Sous mandat du Tribunal de la Jeunesse ou du Service d'Aide à la Jeunesse. Cela s'appelle «un placement». Même si c'est un mot qu'en équipe nous n'utilisons jamais. Et même si nous ne travaillons qu'à la demande du jeune, demande que nous analysons avec lui lors d'entretiens préliminaires au suivi.

Mais eux savent bien cela. Que leur enfant est placé là. Et que le risque, pour eux, est de perdre leur place. Définitivement la perdre à cette proche majorité. Car, la plupart du temps, nous ne sommes pas les premiers et que, depuis longtemps, cette place vacille.

---

<sup>1</sup> Psychologue, psychothérapeute systémique. Les Sentiers de La Varappe, Bruxelles.

Souvent, depuis toujours.

Et même, depuis avant.

J'ai rencontré déjà leur fils ou leur fille. Et je sais déjà des bouts d'histoire. De leur histoire. J'en sais déjà quelques bouts gris, quelques bouts noirs. Ceux de blessures qui ne laissent pas trace visible. Parfois, quelques bouts rouges. Et les unes et les autres mal cicatrisées. Ou pas du tout.

Et eux savent que je sais. Et eux pensent que je juge.

Je les ai invités par courrier ou au téléphone autour du projet de leur enfant. Un courrier très court où chaque virgule, un coup de fil très bref où chaque possessif dit la place qui est la leur.

Je les ai invités. Ils ont l'habitude d'être convoqués.

Je les ai invités. Un minimum de savoir-vivre m'incite à bien les recevoir.

D'entrée. D'emblée. Dans ces instants d'avant parler où tant de choses se disent. Qui permettent ou empêchent que la rencontre ait des chances d'avoir lieu.

Il n'y pas de café turc, pas de gâteaux au miel sur la table, bien sûr. Certains d'entre eux l'auraient peut-être fait. Moi, je n'ose pas. Il faut bien reconnaître que cela ne va pas trop avec les diplômes... ni, sans doute, avec la pluie.

Alors, l'hospitalité, il faut la créer autrement.

Il est intéressant de noter que, pour le *petit Robert*, le premier antonyme de «hospitalier» est «hostile». La bienveillance de la neutralité est donc ici – et plus qu'elle – indispensable.

Dans un beau texte écrit pour un tout autre contexte, Jacques Derrida parle de «la grande loi de l'hospitalité, cette loi inconditionnelle, singulière et universelle à la fois, qui commanderait d'ouvrir les portes à chaque un et à chaque une, à tout autre, à tout arrivant, sans question, sans identification même, d'où qu'il vienne et quel qu'il soit.»<sup>2</sup>

D'où qu'ils viennent donc. Et quels qu'ils soient, ces parents dont il est question ici. Aussi autres soient-ils que nous comme parents, aussi loin soient-ils de ce que nous, comme professionnels, pensons qu'un parent doit être.

Car il s'agit de souffrance familiale et il s'agit de ne pas l'oublier. Même si cela est difficile et cela l'est souvent. Et parce qu'il faut du temps pour en comprendre la nature. Mais, pendant ce temps, tout ce temps nécessaire, l'éthique impose de ne pas les juger.

Dans leur histoire que je saurai plus tard, je sais déjà, en ce qui me concerne, que je n'aurai probablement pas pu mieux faire. Et dans la mienne – tellement plus sereine et malgré cela – je suis sûre que mon fils a bien des choses à redire.

Derrida parle encore de «cultiver l'éthique de l'hospitalité» et relève l'aspect tautologique de l'expression. Il écrit: «en tant qu'elle touche à *l'éthos*, à savoir à la demeure, au chez-soi, au lieu du séjour familial autant qu'à la manière d'y être, à la manière de se rapporter à soi et aux autres, aux autres comme aux siens ou à des étrangers, *l'éthique est hospitalité.*»<sup>3</sup>

<sup>2</sup> Jacques Derrida, *Cosmopolites de tous les pays, encore un effort!*. Ed. Galilée, Paris, 1997, p. 46.

<sup>3</sup> *op. cit.*, p. 42.

Ces parents ne nous ont rien demandé et, bien souvent, ils refusent, en un premier temps, de nous rencontrer. La demande est la mienne et elle est située d'emblée autour du projet de leur enfant. Cela leur signifie d'office que je ne crois pas qu'ils «ne veulent plus entendre parler de lui» comme ils disent parfois. Et que l'autonomie, l'appartement supervisé, la distance n'est, après tout, – avant tout? – qu'une possibilité d'ouverture, un outil pouvant permettre une autre sorte de lien entre eux, moins chargé de souffrance.

Et tout ça pour quoi?

L'adolescent est là. Et son adolescence... dont André Comte-Sponville écrit qu'«elle renvoie la politesse au dérisoire qui est le sien, l'adolescence qui n'a que faire des usages, l'adolescence qui n'aime que l'amour, la vérité et la vertu, la belle, la merveilleuse, l'incivile adolescence.»<sup>4</sup>

L'adolescent est là. Qui veut partir une dernière fois. Et se différencier. Mais l'on sait bien que ce n'est jamais par les fenêtres que l'on part. Et, pour pouvoir se différencier, il nous faut savoir appartenir. C'est peut-être là la définition de l'autonomie. Sans oublier, bien sûr, – mais c'est devenu une évidence – que l'adolescent pris dans un conflit de loyauté entre «eux» et «nous» sera, quoi qu'il fasse et quoi que nous fassions, mis en situation d'échec.

Une manière possible d'éviter cela est la collaboration des adultes autour de lui. Non, Madame, nous n'avons pas l'intention de nous mettre entre vous et votre fils mais tous ensemble autour de son projet. Collaboration dont nous – intervenants – sommes demandeurs et dans laquelle nous croyons à l'«indispensabilité» de la présence des autres. Et comme toute croyance est rapidement «visible», celle-ci est transmise à la première rencontre.

Une des difficultés réside, lors de ces premières rencontres, dans le fait qu'il s'agit de familles dans lesquelles la violence est endogène. Le présupposé de ces rencontres est qu'elle l'est depuis plusieurs générations et que, par conséquent, tous en sont victimes. Passées ou actuelles, mais ici présentes.

Quant à ce que permet ce premier entretien...

Les premiers thérapeutes étaient, selon le *Littré* et l'*Encyclopédia Universalis*, les membres d'une sorte d'ordre monastique du judaïsme alexandrin, des deux sexes, qui sans renoncer aux exigences de la vie sociale – par exemple, l'union familiale – menaient une vie proche de l'ascétisme.

Ils étaient donc, à la fois, mêmes et différents. Je dirais qu'un psychothérapeute est le même d'abord; c'est cela qui lui permet ensuite d'être le différent. D'abord et ensuite, cela tout au long du processus thérapeutique.

Le même comme un socle sans lequel la différence ne tiendrait pas. Sans lequel la différence peut être, mais est inopérante. Car c'est, je pense, la rencontre dans le même qui ouvre la voie à la parole de l'autre et qui permet au thérapeute de proposer une hypothèse surprenante, une tâche bizarre, un recadrage incongru, etc. Et que ceux-ci soient recevables par l'autre du système thérapeutique. C'est la rencontre qui, pour moi, rend possible le travail thérapeutique et j'ai la nette impression qu'à chaque fois que ce dernier n'a pu se faire, c'est qu'elle n'avait pas vraiment eu lieu.

C'est l'une et elle seule qui rend l'autre possible.

---

<sup>4</sup> André Comte-Sponville, *Petit traité des grandes vertus*, Ed.PUF/Perspectives critiques, Paris, 1995, p. 23.

Quant à ce que permet ce premier entretien, je pense aux uns et aux autres... à une sorte de souplesse obligée qui permettra, par et pour la suite, d'ensemble convenir d'un cadre de travail.

Les uns... ceux avec lesquels nous sommes allés du «premier» au «dernier» entretien.

... Les parents de Sébastien.

Sébastien qui arrivait aux Sentiers de La Varappe suite à une hospitalisation de plusieurs semaines pour tentatives de suicide. Et dont, dans les entretiens préliminaires, la souffrance apparaissait comme d'une intrusion dans sa vie privée. Nous invitons le couple parental – séparé depuis la petite enfance du jeune – à un premier entretien en nos bureaux.

Lors de ce premier entretien, il est très difficile pour moi d'entrer en résonance avec une maman extrêmement tendue et sur la défensive qui prenait nerveusement note du moindre mot dit et dont chaque intervention était comme un dard. Pour ma part, j'ai un problème avec les scorpions. En outre, en ayant déjà fait l'expérience, elle rejetait l'idée de ces entretiens familiaux. Le papa essaie de tempérer l'ambiance entre son ex-épouse et Sébastien qui, lui, «encaisse» sans dire mot. La dynamique familiale est, néanmoins, de deux contre un, Monsieur ayant fait le choix de «ne pas envenimer la situation».

Ils sont donc là avec leurs résistances... et moi avec les miennes auto-référentielles à ce type de fonctionnement où, peu à peu, je risquais d'entrer en impuissance (tout comme Sébastien?).

Les minutes s'écoulaient et la rencontre me semblait aléatoire. Il fallait mettre en mots, en d'autres mots. Il fallait absolument permettre qu'une suite soit possible. C'était ma tâche. Une définition de la relation était nécessaire, une définition de qui demande quoi et pour quoi. Mais comment y parvenir dans cette ambiance? Et elle continuait à prendre note et prendre note.

En «revoyant» ici ce premier entretien (dont j'ai souvent regretté qu'il n'ait pas été filmé), j'ai le sentiment que j'y ai été l'objet principal de mon travail... que, prise d'une sorte de paralysie à trouver l'humanité de cette maman, c'était devenu mon unique but. Pour pouvoir lui dire «merci d'être venue», pour qu'elle puisse l'entendre, il était nécessaire qu'une brèche me soit visible dans sa carapace. C'est, en effet, si souvent là que «ça se passe» et ne passe donc pas. Là, dans nos résistances en tant qu'intervenants.

Et la suite peut alors avoir lieu. La suite, ici, ce fut la séparation des entretiens avec ce couple séparé, le travail sur l'établissement des frontières et puis leur ouverture, le pardon, l'histoire de la maman qu'elle a racontée à son fils, les carapaces protectrices...

Pendant des mois, ils ne se sont vus que lors de nos entretiens. Puis, hors entretiens dans des cadres neutres.

Un an et trois mois plus tard, Sébastien demande à sa maman de l'inviter à manger «à la maison». Il veut qu'elle lui prépare des chicons. Et la peur se dit par «et si je brûlais les chicons?».

Les chicons n'étaient pas brûlés.

Sébastien et sa maman ont pu, du premier au dernier entretien, exprimer leur colère et leur souffrance et expérimenter un nouveau type de relations entre eux.

Je ne sais plus très bien quand, sur ce chemin parcouru ensemble, la maman de Sébastien a cessé de prendre note.

... La maman de Caroline.

C'est dans une histoire de rupture familiale que Caroline arrive à La Varappe venant d'une autre institution où elle avait passé quelques mois.

Caroline était en gros conflit avec sa mère et, ayant eu des entretiens familiaux fort houleux, elles ne voulaient plus, ni l'une ni l'autre, «en entendre parler».

J'invite donc la mère de Caroline seule. Elle arrive. Et la ressemblance mère-fille est surprenante. Elle me dit d'emblée: «Je ne veux plus être sa mère». Et je renvoie d'emblée – et mot à mot comme dos à dos – cette ressemblance. Comme une incongruité; mais je savais que j'étais suffisamment proche déjà pour oser.

Elles se ressemblaient physiquement; mais l'ambiance du système thérapeutique créée avec l'une et avec l'autre était, elle aussi – elle surtout – tellement ressemblante.

De «je ne suis plus sa mère» à en être bien une mais autrement, nous sommes allées, dans ce premier entretien, d'ici vers là et sans passer par «ceci n'est pas une mère».

Cette première rencontre s'est déroulée en deux temps. L'un, celui de sa rancune, de sa colère, de l'expression de sa volonté de se décharger totalement et civilement. Puis celui où elle a exprimé ses craintes quant à l'appartement supervisé. Craintes de mère. Qu'avec moi, alors, elle reconnut comme telles. Et nous nous sommes quittées.

Entre les deux, je lui avais demandé quelle était son histoire avec sa propre mère. Une de ces questions «toutes simples» que l'on oublie parfois de poser. Alors que c'est d'elles que souvent le sens nous vient. Progressivement. Et, à tous, simultanément.

Nous nous sommes quittées et elle a accepté de revenir.

Nous nous sommes revues. En entretiens séparés, donc. Caroline et moi, une fois par semaine. Sa mère et moi, une fois par mois. J'étais le lien. Une sorte de facteur. Qui, un jour, a d'ailleurs porté une «vraie» lettre. Une lettre de poids. De la mère à la fille. Dont le contenu était attendu par Caroline depuis cinq ans.

Un facteur qui, au quatrième mois, a dû reconnaître toutes les bonnes raisons qu'elles avaient de ne pas se voir, leur permettant ainsi de moins mettre de freins entre elles puisque je m'en chargeais.

Au jour de la clôture du travail, dix mois plus tard, dans la salle d'attente de l'autorité mandataire, Caroline et sa mère qui ne s'étaient plus vues depuis plus d'un an, ont échangé une recette de cuisine.

Tout ça pour ça. Et cela en valait la peine.

J'ouvre une parenthèse sur... le fait que, dans ces deux familles, les histoires se terminent par un plat. Je ne l'avais nullement mijoté mais il est vrai qu'après s'être balancé des assiettes vides au visage, s'asseoir autour ou parler d'assiettes pleines est, me semble-t-il, un signe de convivialité! Et *cum vivere* lorsqu'on ne peut plus être sous le même toit est probablement l'un des buts de l'accompagnement des jeunes à l'autonomie.

Les uns et les autres.

Les autres, ceux avec lesquels le travail est en cours et au sujet desquels, bien sûr, il est plus difficile d'écrire. Parce que l'émotion est trop proche et la proximité trop présente.

Je pense à un premier entretien avec une mère dont l'angoisse et la colère faisait trembler les membres et... l'alcool, les mots.

J'ai bien essayé une page sur vous, Madame, mais à la relire, il me semble évident qu'elle ne peut être actuellement qu'à cet état intermédiaire d'entre la transmission orale et celle informatique. Et qu'elle doit y rester jusque plus tard.

Il est, en outre, moins «risqué» d'écrire sur l'alcoolisme que sur une alcoolique. Pour celui qui écrit. Et parce qu'en parlant d'une alcoolique, on parle aussi – on parle surtout – de la rencontre. Et donc, de soi. Ce d'autant plus quand la rencontre est neuve.

Quant à l'alcoolisme, ce n'est pas mon propos et d'autres ont, là-dessus, suffisamment écrit.

Ce que l'on peut néanmoins dire de ce type de premier entretien, c'est que la rencontre y est solidaire. Si le but est qu'il y en ait d'autres, c'est cette proximité qui, paradoxalement, permettra la distance thérapeutique.

Et le but est bien que ces parents reviennent. Afin que le système puisse trouver spontanément sa réponse, son changement, dans le déroulement des entretiens futurs. Pour moins de souffrance.

Pour revenir à vous, Madame, nous avons exploré ensemble toutes vos bonnes raisons de n'avoir pas voulu, d'abord, répondre à mon invitation et j'ai soutenu, touchée par votre fragilité, tous les freins que vous aviez surmontés pour être là. Notre travail peut donc se poursuivre.

Bien sûr, au cours de ces premiers entretiens avec les parents, je fais des hypothèses de travail sur la dynamique familiale. Et même si une hypothèse est, par définition, «admise provisoirement avant d'être soumise au contrôle de l'expérience» et même si l'antonyme en est le mot «certitude», il m'est arrivé de lourdement me tromper. D'être trompée.

Je pense à un premier entretien avec un père que j'avais reçu comme je reçois les pères.

Des semaines plus tard, sa fille me dit l'inceste.

C'était bien une fille et c'était bien un père mais l'image que j'en avais, à la rencontre, était très éloignée de leur réalité.

Je ne finirai pas là-dessus.

Ni sur le fait que rien n'est acquis encore lorsque ces parents viennent et qu'ensemble l'on convient d'un cadre pour nos entretiens familiaux. Que rien n'est acquis encore lorsqu'ils revoient leur enfant dans ce cadre.

Que rien n'est acquis et que, bien sûr, je ne sais pas ce que sera leur changement.

Mais bien que rien ne soit acquis, c'est lors du déroulement de ce premier entretien que les choses – d'autres choses – deviennent possibles et peuvent donc advenir. Et c'est à l'ouverture de ces possibles que servent ces premières rencontres.

Je finirai donc là-dessus. Puisque c'est là que tout commence.

*Camille Labaki*

Les Sentiers de la Varappe  
16, rue Bodeghem  
B-1000 Bruxelles